

fections ont été altérés et gâtés par cette corruption originelle, il s'en suit que, pour la ramener et la maintenir dans l'ordre, il faut un modérateur qui serve d'antidote, de règle et de soutien à cette nature dégradée, gâtée et languissante. Ce modérateur, c'est la religion; et c'est ce sujet que nous nous proposons de traiter, à mesure que le tems nous le permettra. Considéré dans sa nécessité, sa durée, sa catholicité, sa divinité, son autorité, son action, ses rapports et sa liberté, ce sujet est immense, et il n'est pas étonnant qu'on ait déjà tant écrit sur cette matière, sans l'avoir encore épuisée. Il est vrai que plusieurs en ont parlé, sans en connaître guère autre chose que le nom. Les uns ne l'ont fait que par impiété et dans l'intention bien connue d'en saper les fondemens et d'en extirper, s'il était possible, jusqu'à la dernière racine, s'il est permis de nous servir de cette expression. D'autres, ne la regardant que comme un levier pour remuer les masses et parvenir à leur fin, sans y croire véritablement, comme on le verra par la suite, en ont fait l'instrument de leur ambition et ne l'ont appuyée qu'autant de tems qu'ils ont eu besoin de son secours; mais du moment qu'ils crurent pouvoir se passer d'elle et que l'immuabilité de ses principes ne put se plier à leurs exigences, alors ils ont commencé à l'attaquer, en accusant ses défenseurs et ses gardiens d'intolérans, d'ultramontains, de fanatiques et de bigots; et le nombre de ces derniers est encore plus grand qu'on ne pense. Quoique beaucoup d'auteurs aient déjà repoussé et réfuté victorieusement ces attaques injustes et impies, nos lecteurs seront bien aise sans doute de voir paraître dans nos colonnes une suite d'articles sur la Religion, non pas tant pour s'éclairer que pour se rappeler et raviver dans leur mémoire les raisons et les principes immuables et infaillibles qui servent de base à la Religion en général et à la nôtre en particulier. Car ce n'est pas toujours assez d'être dans la véritable religion, il faut de plus y être fortement et raisonnablement attaché; et pour cela quelquefois il faut en connaître les principes constitutifs et immuables, et savoir quelle en est la vérité, l'autorité et l'infaillibilité.

Avant de commencer, il n'est peut-être pas hors de propos d'avertir que nous n'entendons pas entrer dans les discussions difficiles qui se sont élevées sur la recherche de l'origine des idées. Nous voulons prendre l'homme dans la société et par conséquent en possession de ses facultés intellectuelles et forcé de reconnaître un Être suprême, premier principe et créateur de toutes choses. Nous ne chercherons pas même à démontrer cette dernière vérité: nous la supposons reconnue. Pour être plus clair, nous nous proposons de procéder au développement de la matière que nous entreprenons de traiter en posant des questions auxquelles nous essayerons de répondre.

1^{ère}. *L'homme complet et dans la société peut-il exister sans religion?* Nous répondons: non. Voici nos preuves:

Par Religion, prise dans le sens le plus étendu, on entend le culte soit intérieur soit extérieur, rendu à l'Être suprême. On peut dire aussi que c'est l'expression extérieure des convictions et des sentimens intérieurs envers la Divinité. Delà vient que l'on distingue ordinairement deux cultes, le culte intérieur et le culte extérieur. Quoiqu'il s'agisse plus ordinairement du dernier, cependant comme celui-ci ne doit être que l'expression ou la manifestation extérieure du premier, nous les ferons marcher ensemble et nous les laisserons se prêter un mutuel secours.

Si nous donnons un moment d'attention aux facultés intellectuelles de l'homme et surtout à ses affections et à ses sentimens, nous comprendrons de suite qu'il ne peut exister sans avoir une religion quelconque. En effet, il est naturel à l'homme, et cela fait partie de sa constitution, d'avoir des affections, des sentimens, des convictions et de les exprimer. Il ne peut exister sans cela, dans l'ordre actuel des choses. C'est pour lui un besoin. S'il ne le fait pas, il se violence, et cet état violent n'étant pas naturel ne peut durer longtemps, encore moins être permanent. Si donc vous n'avez aucune croyance, aucune conviction, aucune affection, vous êtes dans un état impossible dans la société. C'est un *contre-nature*, et ce *contre-nature* ne pourrait tout au plus se trouver que dans l'homme isolé. Alors l'homme ne serait plus complet et dans son élément qui est la société; par conséquent il serait en dehors de notre thèse et ne prouverait rien contre nous. Mais du moment qu'il vit avec ses semblables, il devient raisonnable, fait usage de ses facultés intellectuelles et ne peut s'empêcher de manifester ses affections et ses convictions par des signes et des démonstrations extérieurs. Aussi trouvons-nous une Religion chez tous les peuples policés; et ce n'est point une invention ou amélioration nécessitée et introduite par le besoin des tems, mais une suite nécessaire de la constitution et de la nature de l'homme dans la société et

qui a commencé avec elle. Mais dira-t-on peut-être, on ne peut avoir de^s affections et des sentimens pour ce que nous ne connaissons point; pour les témoigner à Dieu, il faut savoir qu'il existe. Nous répondrons que nous avons pris l'homme dans la société et par conséquent en possession de la connaissance d'un être suprême. Nous disons *par conséquent*, parce que l'homme policé n'a jamais existé et ne peut exister sans reconnaître un être ou des êtres supérieurs, principes moteurs et régulateurs de l'univers, de l'harmonie et de l'ordre invariables qui règnent dans le système de la nature, et des évènements extraordinaires qui y arrivent presque journellement. Il peut se tromper sur la nature et les qualités de cet être ou de ces êtres; mais il sera persuadé de leur existence et de leur action. Ce qui lui inspirera des sentimens de crainte ou d'espoir, des élans d'affections et de desirs qu'il ne pourra, comme on a vu, s'empêcher d'exprimer, extérieurement tôt ou tard, et l'expression de ces sentimens est ce qu'on appelle Religion. Car, comme on l'a défini, la Religion est l'expression extérieure de ses convictions et de ses sentimens intérieurs envers la Divinité. Il est donc prouvé que la nature de l'homme seule, quand elle est complète, c'est-à-dire quand il jouit de ses facultés intellectuelles et qu'il est dans son élément qui est la société, démontre la nécessité d'une religion. Tout ceci, dans l'ordre actuel des choses, est fondé sur leur nature, est invariable et est appuyé encore sur l'expérience de tous les tems et de toutes les nations. On pourra essayer de renverser cet ordre, on croira peut-être y avoir réussi; mais, nous l'avons déjà dit, ce renversement étant un *contre-nature* ne peut durer et ne sera que transitoire. Nous avons un exemple frappant de ces vérités dans les scènes d'horreur de la révolution française. Les adeptes des Voltaire, des Rousseau, des d'Alembert, troupe d'alchimistes, de sceptiques, d'égoïstes et d'athées, parviennent d'abord à leur fin, font décréter ou décrètent le néant de l'être suprême et pour en effacer jusqu'à la mémoire, ils créent eux-mêmes un nouvel ordre de chose d'où le nom de Dieu doit être éternellement banni. Voilà donc enfin la superstition anéantie et cette nouvelle création n'est pas l'œuvre de l'ignorance, c'est le règne de la raison et de la science établi enfin sur des bases inébranlables. Car après avoir versé tant de sang pour s'affranchir enfin de cette prétendue superstition, le Philosphisme sera sans doute conséquent avec lui-même? Qu'on en juge par ce trait aussi absurde qu'incroyable: Il refuse son hommage à la Divinité et il va le prostituer à l'infamie; il fait l'apothéose de la raison à force de déraison. Ce trait prouve évidemment que l'homme ne peut se passer de rendre un culte à ce qu'il reconnaît pour son Dieu et que l'esprit et la science même ne peuvent le délivrer de ce besoin. L'exemple de particuliers qui professent l'athéisme ne peut être qu'une anomalie partielle et transitoire; et si elle était permanente chez quelque particulier, ce serait une folie de nature comme on trouve des folies de l'esprit. Ce sont des exceptions qui ne prouvent que mieux le principe général; s'il n'y avait point d'aliénés, il serait plus difficile d'éprouver l'existence de l'intelligence. On ne pourrait du moins établir de terme de comparaison.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

ROME.

—Le *Diario* annonce que M. de Boutenieff a été admis en audience particulière, le 2 décembre, par le Souverain-Pontife, pour lui présenter les lettres de créance qui l'accréditent à Rome comme envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de S. M. l'empereur de Russie et roi de Pologne.

FRANCE.

—L'état, dit le *Courrier français*, n'a pas encore conçu le plan d'une éducation publique en rapport avec les besoins positifs de notre époque. Esclave des traditions du passé, il n'a pas revêtu, aux yeux de la France le caractère sacré de distributeur de l'enseignement réclamé par notre civilisation. Ses écoles sont d'un âge, sa civilisation est d'un autre. Le clergé a toute force contre lui, car il offre les mêmes avantages, et celui que l'Etat n'offre qu'à demi, l'éducation religieuse et morale des enfans. De là les hésitations de l'Etat, qui a peur de la concurrence, et semble un persécuteur, quand il n'est qu'un pédagogue dans l'embarras.

ESPAGNE.

Un journal du soir assure que Mgr. Capaccini intendant de la cour de Rome en Portugal doit bientôt arriver à Madrid, dans le but d'arranger les affaires ecclésiastiques de l'Espagne.

SUISSE.

—Le conseil exécutif de Lucerne s'est occupé, le 20 novembre, en séance plénière, de la question relative aux jésuites. Cinq membres se sont prononcés en faveur des jésuites, et ont demandé qu'ils fussent appelés à l'université de cette ville; cinq autres les ont repoussés. Le président Rutimann a voté dans ce sens et a emporté la balance. Mais l'on croit que le grand conseil appellera les jésuites à l'université.